

—J'irai en Amérique, monsieur Montrésor.

—Sois ici demain à midi, je te présenterai à lui. Sois exigeante... D'ailleurs, je serai là... ne t'inquiète de rien.

Le lendemain, Fanchon était engagée à raison de cinquante mille francs pour la saison d'été.

Georget l'accompagnerait s'il obtenait un congé de six mois qu'il demandait au ministre de la guerre.

Ce congé il l'obtint et s'embarqua au Havre avec M. Fordson, Fanchon et d'autres artistes.

La jeune fille, depuis sa sortie de prison, avait vécu dans une sorte de délire.

Le refus de Mme de Beauchamp de la recevoir, la pensée qu'elle était haïe, méprisée de la mère de Jacques, de son fiancé qui s'accusait d'un meurtre, dont la détention préventive pouvait être longue, qui, ensuite, serait peut-être condamné, l' inexplicable disparition de sa mère Catherine, ces événements terribles venant s'ajouter à tant de souffrances l'avaient affolée, désespérée.

Quitter la France, oublier si cela était possible et, en attendant, ne plus avoir recours à la générosité de personne, vivre de son talent, de sa réputation d'artiste, cette pensée l'avait envahie tout entière.

Elle l'avait fait partager à Georget.

—Oui, partons, partons, Georget, avait-elle dit, quittons la France, quittons nos amis; nous portons malheur à ceux que nous aimons et qui nous aiment!

—On dirait qu'un génie malfaisant se venge sur eux de la protection qu'ils nous ont accordée!

Et, fébrile, elle avait précipité son engagement, signé comme en un coup de folie!

Maintenant qu'elle était sur le bateau, que le lien était rompu, que les côtes de France s'évanouissaient dans les brumes, ses forces l'abandonnaient.

Fanchon fut prise d'une crise de nerfs.

Georget la consola, la soigna, la conjurant de rappeler à elle son énergie, sa volonté.

—Ne te désespère, pas, Fanchon, nous reverrons un jour notre mère, nos amis... Je suis auprès de toi, je te protégerai... Est-ce que tu n'as pas confiance en ton Georget? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

—Ne plus t'aimer! Toi! si dévoué?

Et Fanchon se jeta en pleurant au cou de son frère adoptif.

Elle devait cacher ses larmes, sourire à l'impresario qui avait fondé sur le talent de Fanchon des espérances de recettes qu'elle devait réaliser.

Cet homme l'avait généreusement payée; l'honnêteté autant que son amour-propre d'artiste l'obligeaient au succès.

Elle reprit son instrument et, dans les fraîches soirées, sur le pont que la lune inondait de sa lumière d'argent, avec, devant les yeux le spectacle grandiose de l'immense Océan roulant ses vagues profondes, elle repassa son répertoire.

Elle fredonnait plutôt qu'elle ne chantait les simples et touchants morceaux qui l'avaient rendue célèbre.

Elle eût voulu éviter d'être entendue, passer inaperçue. Ce fut impossible.

Malgré elle, dans le grand souffle du vent qui passait, sa voix pure et vibrante s'élevait.

A l'harmonie de la mer et du vent elle mêlait inconsciemment la fraîche mélodie de son chant.

On s'assemblait en silence pour l'écouter. On craignait de ne plus entendre cette douce voix si l'on se montrait, si l'on s'approchait.

Et, loin de Fanchon, passagers, officiers et matelots demeuraient immobiles, charmés, hypnotisés...

Parmi les passagers plusieurs étaient immensément riches. Ils demandèrent à M. Fordson d'organiser un concert dans lequel Fanchon, Fanchon surtout, se ferait entendre.

L'impresario ne pouvait manquer une semblable occasion de faire une belle recette. Il promit donc. Cependant, il n'était pas sans inquiétude.

Fanchon voudrait-elle chanter?

Son engagement ne commençait qu'à son arrivée en Amérique.

M. Fordson se dit qu'il lui offrirait, au besoin, un "cachet" qui la déciderait.

—J'y mettrai le prix, se dit l'Américain. Ce concert me fera avant l'arrivée une réclame splendide... Je reconnais, parai les passager des gens qui valent un, deux millions de dollars... Ils parleront d'elle à leurs amis de New-York, de New-Port, de Chicago, dans toutes les stations d'été... Quelle bonne idée elle a eue de répéter de façon à être entendue!

M. Fordson alla trouver Fanchon et lui exposa le vœu des passagers:

—Des gentlemen et des ladies qui valent, en bloc, cent millions de dollars!

"Songez-y, miss. Ils paieront ce qu'on voudra et parleront de vous à la société.

—Je ne suis pas assez sûre encore... J'ai besoin d'étudier... Il y a si longtemps que je n'ai chanté en public!

—Je vous en prie! Vous pouvez me faire gagner vingt mille francs?

—Je risque, n'étant pas préparée suffisamment, de vous en faire perdre davantage dans l'avenir. Je refuse... Exprimez mes regrets à ceux qui me font l'honneur de désirer m'entendre.

M. Fordson alla porter la réponse de Fanchon aux personnes qui l'avaient prié de se rendre auprès d'elle.

Les richissimes Américains ne se tinrent pas pour battus. Avec la conviction, habituelle chez eux, qu'avec de l'argent on obtient ce que l'on veut, qu'il ne s'agit que d'y mettre le prix, ils vinrent trouver Fanchon et lui firent les plus brillantes propositions.

Après avoir refusé, elle finit par dire:

—Eh bien! j'accepte, messieurs, mais, à une condition.

—Cette condition, nous l'acceptons.

—M. Fordson fixera à son gré le prix des places, mais, comme je tiens, moi, à n'être pas payée, je désire que le prix du concert soit remis au capitaine du navire pour la caisse de retraite des marins.

—Hourra! Hourra!

Les Yankees trépignaient de joie en poussant leurs formidables hourras.

Le concert eut lieu. Ce fut un triomphe pour Fanchon et une magnifique obole pour les vieux matelots.

En mettant le pied sur la terre d'Amérique, Fanchon était déjà l'objet de l'admiration des passagers. Ils s'employèrent à lui faire une réclame colossale.

On pense bien que M. Fordson n'y manqua pas de son côté; il y était poussé par son intérêt, les autres par leurs plaisirs: deux mobiles puissants.

Fanchon ne donna pourtant à New-York que quelques représentations; la société fashionable se rendait dans les stations balnéaires et surtout à New-Port, la nouvelle ville d'eau à la mode.

Cette ville de milliardaires se compose d'une suite de villas somptueuses et de tous les styles; châteaux de la Renaissance française, palais vénitiens, gothiques, grecs, composites.

Toutes les architectures s'y rencontrent et, aussi, le luxe sous toutes ses formes: meubles, tableaux, argenterie, tentures... L'or ruisselle partout.

New-Port est la manifestation du dieu dollar.

Il y a là des fortunes inconnues, incompréhensibles à la vieille Europe.

Et tous ces hommes du monde sont, en même temps, des hommes d'affaires: directeurs de chemins de fer, propriétaires de mines d'or, bâtisseurs de villes, armateurs, etc., etc.

En Amérique on ne se retire pas des affaires; on y reste jusqu'à la mort.

Tel de ces millionnaires a été jadis un pauvre bûcheron; il ne travaillait pas plus alors qu'il ne travaille aujourd'hui et rien ne l'empêcha de devenir président de la République comme Lincoln parti d'aussi bas que lui.

Tel autre a passé vingt ans de sa vie dans la prairie comme cowboy.—Un jour, il a découvert une mine d'or.

Un troisième fournit de la viande à l'Europe et à l'Amérique; il a commencé par vendre des journaux.

Et ces hommes rudes sont fous d'art et de luxe. Chez les femmes ce goût s'exaspère jusqu'à la frénésie.

Ce sont elles et leurs filles qui jettent par les fenêtres avec une prodigalité fiévreuse l'or que gagnent le père ou le mari.

Le succès de Fanchon fut tel à New-Port, qu'elle dut y rester toute la saison, c'est à-dire jusqu'au milieu de septembre.

Que se passait-il en France pendant ce temps?

On a vu que Gaston et Montaiglon, après avoir inventé et stylé un faux Georges de Pervenchère en la personne de René Traversin, avaient été fort embarrassés de le produire. L'arrestation de Georget et de Fanchon leur ayant fait craindre que la justice ne découvrit la véritable identité des prévenus.

Ils en avaient été quittes pour la peur.

Ce danger évité, un autre se dressait: Catherine Devoissoud.

Si cette femme avouait que Fanchon n'était pas sa fille, si elle racontait dans quelles circonstances elle avait recueilli l'enfant, c'en était fait de toutes leurs espérances de fortune; c'était pire encore, c'en était fait de leur secret: Blanche et Renaud apprendraient qu'ils avaient deux enfants. Et Gaston s'était tu! Et il avait laissé ignorer, même à la mère, qu'elle avait donné le jour à deux jumeaux!

Le misérable se dit que si son frère et sa belle-sœur découvraient ce secret il était perdu ainsi que Montaiglon.

Il fallait mettre Catherine Devoissoud dans l'impossibilité de parler.

Mme de Linières fut chargée de l'enlever de la demeure du docteur Delort. Elle réussit.